

L'action sociale est-elle soluble dans le discours muséal?

Soulèvements

Marie Claude Mirandette

Volume 36, numéro 4, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2018). Compte rendu de [L'action sociale est-elle soluble dans le discours muséal? / *Soulèvements*]. *Ciné-Bulles*, 36(4), 28–29.



Exposition *Soulèvements*

L'action sociale est-elle soluble dans le discours muséal?

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Anonyme, *Sans titre* [Émeute au centre informatique, Sir George Williams University, Montréal], 1969.
Avec l'aimable autorisation de Montreal Gazette, une division de Postmedia Network Inc.

L'exposition *Soulèvements*, conçue et mise en circulation par le musée du Jeu de Paume à Paris, brosse un panorama de la représentation visuelle de ce thème depuis le XIX^e siècle. Photographies, films et œuvres diverses (dessin, estampe, collage, installation, etc.) ont été regroupés suivant cinq thématiques dans une approche transhistorique multipliant les résurgences et les parentés. On y trouve le soulèvement par éléments (déchainés), par gestes (intenses), par mots (exclamés), par conflits (embrasés) et par désirs (indestructibles).

Les trois premiers segments se déploient, jusqu'au 24 novembre 2018, à la Galerie de l'UQÀM et les deux derniers, à la Cinémathèque québécoise. Une sélection canadienne a été préparée pour l'édition montréalaise par une équipe dirigée par Louise Déry. La cinquantaine d'œuvres choisies fait écho à des événements ayant marqué l'histoire des récentes décennies (de Corridart à la grève étudiante de 2012 en passant par le mouvement Idle No More). Au cœur de la sélection, films et œuvres recourant aux techniques cinématographiques sont légion, que ce soit sous forme d'archives audiovisuelles, de documentaires, de films expérimentaux ou d'installations. Dans la section intitulée Par éléments (déchainés), **The Blanket** de Rebecca Belmore (2011) évoque cet odieux épisode de la colonisation du territoire, alors que l'on distribua des couvertures de la baie d'Hudson inoculées du virus de la variole aux populations aborigènes.

Dans le segment Par gestes (intenses), un film en super 8 (transféré en numérique) de Paolo Abreu, intitulé **Conde Ferreira** (2003), montre un homme sautant sur lui-même dans une chambre d'un hôpital psychiatrique de Porto. On a mis à profit la technique de pixilation pour créer l'impression qu'il flotte entre ciel et terre dans un intense et perpétuel état de soulèvement. L'énergie qui s'en dégage semble pouvoir faire tomber murs, plancher et plafond pour le libérer de l'emprise de ce lieu ou de son corps. Au sein de la section intitulée Par mots (exclamés), **Film à blanc** d'Ismaïl Bahri étonne par son dispositif. Les six écrans alignés sur un mur montrent une même action — le cortège accompagnant au cimetière la dépouille d'un opposant tunisien assassiné lors d'un soulèvement en juillet 2013 — que l'on ne peut que deviner sur les pourtours de l'image puisqu'une feuille blanche a été disposée entre la caméra et la foule. Petit à petit, les marges des écrans — des gens, une masse humaine qui se déplace — semblent gagner le « tableau blanc », comme si le flux humain finissait par le « contaminer ». Ce n'est qu'une impression qui ne se concrétise jamais, mais le fort contraste entre le statisme du centre et le mouvement du pourtour la nourrit au-delà de l'entendement.

À la Cinémathèque, les œuvres filmiques sont nombreuses et les dispositifs mis en place (dômes transparents suspendus permettant une diffusion du son directement sous eux) autorisent

leur multiplication, tout en évitant la cacophonie. Parmi les œuvres phares, *Émergence* (2015) de Dominique Blain, une installation vidéo sur trois écrans, originellement conçue et présentée lors de l'édition 2015 du Mois de la Photo. Si le titre est inspiré de Montaigne, les archives convoquées par l'artiste, toutes issues de *found footages* dénichés sur Internet, sont des images de manifestations sociales et politiques plus ou moins récentes que l'installation réactualise, télescopant ainsi l'espace et le temps en une espèce de « trompe-temps », pour citer Louise Déry.

Il y a dans cette œuvre comme dans la présentation en général quelque chose de séduisant, mais de factice (des images génériques de soulèvements, interchangeable, plus trompe-l'esprit que trompe-temps finalement), qui pourra en agacer certains. Et c'est peut-être là une des critiques que l'on pourrait adresser à ses concepteurs. Par ailleurs, à vouloir embrasser, enchâsser dans un discours structurant — et largement eurocentriste, si l'on exclut le segment canadien ajouté pour la présentation montréalaise — autant d'images de natures aussi diverses, ne finit-on pas par desservir un sujet qui s'incarne d'abord dans le présent et l'action? Et cela a pour effet de les exposer comme autant de vestiges de combats ayant depuis longtemps perdu leur raison d'être, leur motivation essentielle, leur force vitale. Aussi est-il légitime de se demander si une exposition sur un tel sujet permet vraiment de rendre justice à la fureur animant toute forme de soulèvement.

À y regarder de plus près, on serait tenté de penser que les documents filmiques parviennent à sauver en partie la donne; par leur nature d'images en mouvement, ils sont mieux à même de rendre compte de l'énergie de ces manifestations, quoique la décision de filmer tel événement, cadré de telle manière, depuis tel angle, impose d'emblée une lecture et une compréhension de ce qui est représenté. Néanmoins, archives cinématographiques, vidéos et installations filmiques participent à faire partiellement éclater ce qui pourrait autrement ressembler à une mise au tombeau du sujet de l'exposition, malgré son indéniable intérêt. De plus, la programmation d'une poignée de films à la Cinémathèque devrait permettre d'atténuer le sentiment que l'institutionnalisation d'une action de rébellion ne peut que signifier sa mort. Pour les films à voir, mentionnons **Vidéogrammes d'une révolution** (1992) d'Andrei Ujica et Harun Farocki (dont on aurait aimé retrouver l'étonnant **Ouvriers quittant l'usine** (1995), qui revisite le célèbre film des frères Lumière pour en dégager les motifs manifestant l'évolution de la lutte des classes ouvrières), **Le Fond de l'air est rouge** (1977) de Chris Marker, **Inuk en colère** (2016) d'Alethea Amaquq-Baril et **Ninth Floor** (2015) de Mina Shum, dont le sujet longtemps tabou (l'émeute sur fond de discrimination raciale à la Sir George Williams University en 1969) est aussi évoqué dans l'exposition par une sélection de photos et d'images filmées. 